

crotais, à part moi, qu'elles avaient dû s'y trouver depuis la veille ; car il ne s'était pas écoulé cinq minutes entre le départ de mes parents et l'accident.

Une enquête fut faite. Tout le monde se disculpa. Miette qui se défendait énergiquement fut cependant renvoyée comme coupable, au moins d'avoir abandonné l'enfant dont elle avait la garde. Cet acte rigoureux, quelque équitable qu'il fût, était si peu conforme à la douceur et à l'indulgence de ma belle-mère qu'il me surprit beaucoup. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de voir que, plus je témoignais de tendresse à mon frère, plus elle semblait craindre de le laisser avec moi. Elle m'avait remerciée de mon dévouement, mais avec quelle froideur !

—C'est bien, c'est très bien, Antoinette.

Voilà tout ! Certes, pour moi qui connaissais mon premier et horrible mouvement, c'était encore trop ; mais pour elle qui l'ignorait, cela me semblait inexplicable.

Je pensai d'abord que la nouveauté de ma tendresse causait sa défiance et je me flattai de la vaincre avec le temps. Cet espoir ne se réalisa point. Ma belle mère demeurait à mon égard bonne et dévouée, mais je ne retrouvais plus dans sa voix, toujours douce, les intonations affectueuses d'autrefois, ni dans ses baisers, devenus plus rares, la tendresse à laquelle je m'étais accoutumée. Un mois plus tôt, cela m'eût révoltée ; mais, je l'ai dit, mon cœur avait entièrement changé. Depuis que j'avais vu ma haine me conduire si près du crime, tout mon amour propre, tout mon orgueil était tombé. J'acceptai le chagrin qui m'arrivait, comme un châtiment mérité et j'aurais volontiers continué à vivre ainsi, tristement, mais paisiblement, sans réclamer, sans protester, comblant au contraire, de caresses et d'attentions celle qui me les avait prodiguées autrefois, lorsque j'en étais si indigne. Mais ma belle-mère ne se résigna pas aussi aisément que moi à ces nouveaux rapports. De froide elle devint nerveuse, d'indifférente, hostile. Non seulement elle ne trouvait plus aucun plaisir dans ma présence, mais encore, cette présence lui semblait à charge. Il était visible qu'elle supportait une lutte perpétuelle contre l'antipathie que je lui inspirais et qu'elle ne parvenait à la réprimer au moins en partie, qu'au prix des plus violents efforts. Enfin, sa santé déjà mauvaise, s'altéra davantage. À un état de nervosité habituel succédèrent des crises déterminées qui effrayèrent mon père. Il se décida à confier à notre vieux docteur le nouvel état d'esprit de ma belle-mère envers moi. Le docteur Lambelin n'en fut pas très surpris : il en avait déjà deviné quelque chose.

—Antoinette a seize ans, répondit-il ; appelez-la, s'il vous plaît : je vous répondrai devant elle.

Une minute après, j'étais dans le salon. On avait profité pour cette délibération, d'une sortie de ma belle mère qui était allée, en compagnie d'Antoine, rendre visite à une jeune châtelaine du voisinage, arrivée depuis peu avec sa fille, un bébé de l'âge de mon frère.

Je m'assis, très émue, entre M. Lambelin et mon père.

—Ecoute, ma fille, me dit le docteur qui m'avait vue au maillot : te voilà quasi une femme, à présent ; il n'y a plus besoin de prendre des miettes pour te dire les choses. Ta belle mère qui est bien la plus sainte femme que je connaisse, a éprouvé au moment de l'incendie du lit de son fils, un bouleversement qui a laissé des traces dans sa santé ; elle est en